

SOMMAIRE

CAUSERIE	Jacques Mauprat.
BALLADE DES NUAGES (poésie)	Maurice Rollinat.
L'INTRUS (suite)	G. d'Annunzio.
LA DURENE	Frédéric Berthold.
LE REVOLVER	Marc Langlais.
LA MODE	X.
LA DETTE D'UNE MORTE (suite)	F. Allombert.
L'ÉLÉGANCE ET LE CONFORT	E. B.
CHRONIQUE DES BOULES	X.
BIBLIOGRAPHIE. — RÉCRÉATIONS ET JEUX D'ESPRIT. — NOS GRAVURES.	

FEUILLETON

HAINES D'AMOUR Daniel Lesueur.

GRAVURES

HAMLET AU CIMETIÈRE, fragment du tableau de DAGNAN-BOUVERET. — DESSINS AMUSANTS. — En VIVARAIS : Serrières, vue générale ; La gare ; La rue Tournaus ; Vieilles rues, croquis par G. GIRRANE.

CAUSERIE

Les personnages à l'esprit subtil qui prédisent à la production des modes ont parfois de curieuses fantaisies ; leur dernière trouvaille nous en fournit la preuve péremptoire.

Jusqu'ici les fourrures préférées des belles mondaines étaient généralement empruntées à de lointains animaux dont la rareté, jointe aux difficultés de l'approche, faisait souvent tout le prix. Il s'y mêlait bien, à l'usage des bourses modestes, la dépouille de ces quadrupèdes domestiques auxquels l'art culinaire doit les éléments constitutifs de la gibelotte ; mais l'habileté des fourreurs est grande, et grâce à eux on pouvait toujours donner l'illusion que la parure était d'une provenance exotique.

Aujourd'hui on a, paraît-il, changé tout cela, et l'on va s'orner bien différemment. Délaissant le produit des exploits cynégétiques des trappeurs d'Amérique et de Sibérie, les lanceurs de la mode ont en effet décrété que les peaux de taupes auraient toutes les préférences et qu'elles feraient fureur cet hiver.

Fureur n'est pas trop dire, car on parle non seulement d'orner de peaux de taupes la toilette féminine, mais encore d'en confectionner des gilets d'homme. J'ignore quel effet cela fera ; mais peu importe, et je gagerais volontiers qu'on le trouvera très réussi, ce qu'on nomme le goût n'étant la plupart du temps qu'une simple question de mode. Et du moment que la mode l'exigera, il faudra bien se soumettre à ses lois.

Au fond cet engouement, si surprenant soit-il, ne saurait être vu d'un mauvais œil, d'autant qu'il aura les plus heureuses conséquences. En effet, dans certaines contrées où les taupes abondent on pourchasse ces animaux avec une telle ardeur que leur destruction ne peut manquer d'être à peu près complète avant qu'il soit longtemps ; on nous croira sans peine, quand nous aurons dit que depuis moins de deux mois un grand fourreur de Paris a reçu dix-huit cent mille peaux de taupes, achetées par lui à un

prix moyen de quarante centimes pièce ; ce qui, par surcroît, fait qu'à l'heure actuelle l'ingrate profession de taupier est devenue une profession très lucrative. Tout est donc pour le mieux dans ce caprice de la mode.

Tandis qu'en France la destruction des taupes fait ainsi concurrence, comme rapport, à l'art d'élever des lapins, une autre mode sévit à Londres, qui fait gagner gros à certains spécialistes : la mode du tatouage.

Elle n'est pas nouvelle en Angleterre, il s'en faut ; on l'y pratique même depuis bien longtemps, non seulement parmi les gens du peuple, les marins et les soldats, mais encore dans la plus haute aristocratie. N'a-t-on pas dit que le bracelet d'or d'Edouard VII, qui a si fort intrigué ceux qui ont approché le roi au cours de son récent voyage en France, était uniquement destiné à masquer les traces d'un ancien tatouage ?

Toujours est-il que la manie de se faire orner l'épiderme de dessins plus ou moins bizarres est en vogue croissante en Angleterre, dans la meilleure société, et que la profession de tatoueur y est des plus rémunératrices. On cite parmi les maîtres du genre M. Alfred South, qui a déjà exécuté les compositions artistiques les plus variées sur la peau de plus de quinze mille personnes.

Dans ce nombre les hommes sont en grande majorité, mais il n'évalue pas à moins de quinze cents celui de ses belles clientes. Une de celles-ci s'est fait graver, à la hauteur des omoplates, la *Cène*, de Léonard de Vinci, une autre la *Mise en croix*, une troisième un *Ecce homo*. Une autre encore, dont le nom a été livré à la publicité, miss Ellen Terry, porte tatoué à l'endroit du cœur, comme talisman, le portrait de Shakespeare.

M. South a ainsi gravé, sur d'innombrables peaux masculines ou féminines, des portraits, des crucifix, des sujets de chasse, des versets de la Bible, etc. Quelques femmes même, pour mieux marquer leur fidélité conjugale, se sont fait tatouer sur l'annulaire l'image de leur anneau nuptial. En ce moment les dessins préférés des clients de M. South reproduisent des automobiles que les fervents de ce sport se font graver sur le bras.

En France ces bizarres pratiques sont beaucoup moins répandues ; elles y sont d'ailleurs limitées à certains milieux et la mode ne s'en est jamais généralisée.

On raconte que Bernadotte avait eu cette fantaisie, alors qu'il était simple soldat, et cela le gêna beaucoup lorsqu'il fut devenu roi de Suède. Un jour, comme il était tombé malade, son médecin voulut lui faire une saignée. Bernadotte hésita longtemps, et ce ne fut pas sans peine qu'il livra son bras au praticien ; sur la peau du royal malade étaient burinés ces mots : « Mort aux rois ! »

Ce que le médecin fit une tête !...

Jacques Mauprat.

BALLADE DES NUAGES

Tantôt plats et stagnants comme des étangs morts,
On les voit s'étaler, en flocons immobiles
Ou ramper dans l'azur, ainsi que des remords ;
Tantôt comme un troupeau fuyard de bêtes viles,
Ils courent sur les bois, les ravins et les villes ;
Et l'arbre extasié, tout près de s'assoupir,
Et les toits exhalant leur vaporeux soupir,
Qui les rejoint dans une ascension ravie,
Regardent, tour à tour, voyager et croupir
Les nuages, qui sont l'emblème de la vie.

Plafonds chers aux corbeaux diseurs de mauvais sorts,
Ils blessent l'œil de l'homme et des oiseaux serviles,
Mais les aigles hautains prennent de longs essors
Vers eux, les maëlstroms, les écueils et les îles
D'océans suspendus dans les hauteurs tranquilles.
Après que la rafale a cessé de glapir,
Ils reviennent, ayant pour berger le zéphyr,
Qui les laisse rôder comme ils en ont envie,
Et l'aube ou le couchant se met à recrépir
Les nuages, qui sont l'emblème de la vie.

Avec leurs gris, leurs bleus, leurs vermillons, leurs ors,
Ils figurent des sphinx, des monceaux de fossiles,
Des navires perdus, de magiques décors,
Et de grands moutons noirs et blancs, fiers et dociles,
Qui vaquent en broutant par des chemins faciles ;
Gros des orages sourds qui viennent s'y tapir,
Ils marchent lentement ou bien vont s'accroupir
Sur quelque montagne âpre et qu'on n'a pas gravie ;
Mais, tout à coup, le vent passe et fait déguerpir
Les nuages, qui sont l'emblème de la vie.

ENVOI

O mort ! Divinité de l'éternel dormir,
Tu sais bien, toi par qui mon cœur s'use à gémir
Et dont l'appel sans cesse au tombeau me convie,
Que je n'ai jamais pu contempler sans frémir
Les nuages, qui sont l'emblème de la vie.

Maurice Rollinat.

L'INTRUS

Par Gabriel d'ANNUNZIO

Traduction de G. HÉRELLE

— SUITE —

Il me semblait que, tout à coup, quelqu'un était venu me tirer de mes perplexités en me disant : *Voici comment il faut faire, comment cet autre a fait dans ta situation. Qui était cet autre ?* Certainement, je devais l'avoir connu d'une manière quelconque. Mais, en dépit de tous mes efforts, je ne parvenais pas à le détacher de moi-même, à me le rendre objectif.

Il ne m'est pas possible de définir avec exactitude le singulier état de conscience où je me trouvais. J'avais la notion complète d'un fait dans toutes les circonstances de son développement ; en d'autres termes, j'avais la notion d'une série d'actes par où un homme avait passé pour mettre à exécution un certain projet. Mais cet homme, mon prédécesseur, m'était inconnu, et je ne pouvais associer à cette notion les images qui y étaient relatives sans me mettre moi-même à la place de cet homme. C'était donc moi que je voyais accomplissant ces actes spéciaux déjà accomplis par un autre, imitant la conduite tenue par un autre dans un

cas semblable au mien. Le sentiment de la spontanéité initiale me faisait défaut.

Quand je sortis de la chambre de Juliane, je passai quelques minutes dans l'incertitude, en parcourant les corridors à l'aventure. Je ne rencontrai personne. Je me dirigeai vers la chambre de la nourrice ; j'écoutai à la porte ; j'entendis ma mère qui parlait à voix basse. Je m'éloignai.

Peut-être n'avait-elle point quitté le berceau ? Peut-être le bébé avait-il eu un accès de toux plus grave ? Je connaissais bien le catarrhe bronchial des nouveau-nés, cette maladie terrible, à la marche insidieuse. Je me souvins du danger qu'avait couru Marie dans le troisième mois après sa naissance, je me souvins de tous les symptômes. Au début, Marie aussi avait éternué plusieurs fois, toussé légèrement ; elle avait montré une forte tendance au sommeil. « Qui sait ? pensai-je. Si j'attends, si je ne me laisse pas entraîner, peut-être le bon Dieu interviendra-t-il à temps, et je serai sauvé. » Je revins sur mes pas ; j'écoutai de nouveau ; j'entendis encore la voix de ma mère ; j'entraï.

— Eh bien, comment va Raymond ? demandai-je, sans dissimuler mon émoi.

— Il va bien. Il est calme ; il n'a plus toussé ; la respiration est régulière, la chaleur naturelle. Regarde : il a pris le sein.

En effet, ma mère me parut rassurée, tranquillisée.

Anna, assise sur le lit, donnait à têter au bébé, qui buvait avidement ; et, par moments, dans l'aspiration, ses lèvres faisaient un petit bruit. Anna avait le visage penché, les yeux fixés sur le parquet, une immobilité de bronze.

La petite flamme oscillante de la lampe jetait des reflets et des ombres sur sa cote rouge.

— Ne fait-il pas trop chaud ici ? dis-je, parce que j'éprouvais un peu de suffocation.

Réellement, la chambre était très chaude. Dans un coin, au-dessus d'un brasero, on avait mis chauffer un maillot, quelques langes. On percevait aussi un ronflement d'eau bouillante. De temps à autre, on percevait le grincement des vitres sous les coups du vent qui sifflait et mugissait.

— Entends-tu comme la bise fait furie ? murmura ma mère.

Je devins inattentif à tous les autres bruits. J'écoutai le vent avec un intérêt anxieux. Quelques frissons me coururent dans les os, comme si un filet de ce froid m'eût pénétré. J'allai vers la fenêtre. En ouvrant un des volets intérieurs, les doigts me tremblaient. J'appuyai le front contre la vitre glacée, et je regardai dehors ; mais la buée soudainement produite par mon haleine m'empêchait de voir. Je levai les yeux et j'aperçus à travers la vitre supérieure le scintillement d'un ciel étoilé.

— Le temps est découvert, dis-je, en quittant l'embrasure de la fenêtre.

J'avais en moi l'image de la nuit homicide, claire comme le diamant, tandis que mes yeux couraient vers Raymond, pendu encore à la mamelle.

— Juliane a-t-elle mangé ce soir ? me demanda ma mère avec un accent d'amour.

— Oui, répliquai-je sans douceur.

Et je pensai :

« Dans toute la soirée, tu n'as pas trouvé une minute pour aller la voir ! Ce n'est pas

Feuilleton du PROGRES ILLUSTRÉ

2

HAINES D'AMOUR

Par Daniel LESUEUR

Un petit patronnet, sa manne sur la tête, ricana lorsqu'il eut vu passer M^{me} Picard : — Ah ! là, là... Mince de tourte !... J'vas recommander le moule au patron.

En bas, le vestibule était transformé en un buisson de plantes vertes, entre lesquelles un passage donnait accès à l'escalier. C'était une grande maison de rapport, dont le général n'occupait que le troisième étage. Aux deux premiers paliers, parmi d'autres plantes vertes, les locataires entr'ouvraient leurs portes pour voir descendre le cortège.

M^{me} Pirard s'arrêta ; la respiration lui manquait. Vincent saisit cet instant pour lui dire :

— Pardon... Mais je ne suis pas au courant de la famille... Je ne voudrais pas commettre d'impair. La générale Méricourt est morte, n'est-ce pas ?

La dame inclina la tête, désespérant de dire : « Oui ». Et n'avait pas encore repris haleine assez pour parler quand, avec elle, Vincent de Villenoise entra dans le grand salon.

Une foule de toilettes claires mêlées à des habits noirs papillotèrent devant les yeux du jeune homme. Il hésitait. Mais tout de suite quelqu'un s'avança, lui prit la main, et lui serra d'une telle étreinte qu'il en fut remué. C'était Robert Dalgrand.

— Toi, enfin !... mon cher Vincent... Quel bonheur !

— Mon vieux Robert... Tous mes vœux, tu sais... De toute mon âme !...

A dire cela, de Villenoise s'émut lui-même, en découvrant avec quelle vivacité de désir, quelle chaleur d'affection, il souhaitait le bonheur de son ami. L'ennui qu'il éprouvait tout à l'heure de la « corvée » de cette noce s'effaçait dans la commotion profonde de cette poignée de main.

Troublé de se sentir brusquement tout autre, il s'inclinait maintenant devant le général. Celui-ci était en costume civil, n'ayant pas remis son uniforme depuis plus de deux ans qu'il avait pris sa retraite. C'était un homme âgé, marié fort tard, et connu pour le culte qu'il gardait à la mémoire de sa femme, comme pour la passion de tendresse dont il enveloppait ses deux filles. Vincent remarqua sa haute taille, sa grosse moustache blanche, ses petits yeux expressifs et bons, puis, à son cou, la cravate rouge de la Légion d'honneur.

Mais aussitôt Robert l'entraîna à l'écart. — Je suis heureux, Vincent... Oh ! si tu savais comme je suis heureux !

A cette affirmation, une sorte de frisson interne refroidit M. de Villenoise. L'ardeur

qu'il avait mise à souhaiter la félicité de son ami venait-elle donc de ce que, tout à l'heure encore, il doutait de cette félicité ? D'où procède cette vague mais indéniable souffrance que cause l'affirmation trop éclatante du bonheur des autres ? Est-ce la jalousie simple et basse, ou le sentiment que notre existence ou notre affection sont alors réduites au minimum d'importance pour eux ?

Commeson ami s'éloignait pour souhaiter la bienvenue à d'autres personnes, Vincent le suivit du regard.

Le héros de la fête dépassait plus ou moins par la taille tous les hommes qui se trouvaient là. Le général seul était presque aussi grand que lui. Mais le général auprès de son futur gendre, semblait un peuplier dans le voisinage d'un chêne. Robert avait des épaules proportionnées à sa haute stature, des membres d'athlète, dont on voyait sous le drap fin de l'habit noir, jouer les muscles avec une aisance robuste qui n'était pas sans grâce ; hors de son col blanc s'élevait un cou solide, et, surmontant ce cou, une tête brune et douce, aux traits réguliers, aux yeux d'enfant. Il portait la barbe, ainsi que son ami de Villenoise, mais une barbe plus drue, moins élégante, et foncée comme la coque d'une châtaigne mûre. C'était un superbe garçon, chez qui peut-être on eût découvert plus vite que chez l'autre les races de l'hérédité plébéienne. La simplicité de ses manières, l'intelligence de sa physionomie, le charme persuasif de

sa voix, lui donnaient, il est vrai, une toute particulière distinction. Mais il n'avait pas l'affinement que de Villenoise devait à de plus lointaines habitudes de luxe ainsi qu'à tous les sports les plus choisis de l'esprit et du corps.

Cependant, parmi les nombreux invités réunis dans ce salon, les conversations languissaient ; les yeux se tournaient vers une porte intérieure ; des messieurs regardaient leur montre ; la mariée se faisait attendre. Et sa sœur Gilberte, la demoiselle d'honneur de Vincent, l'aidait sans doute à terminer sa toilette, car le jeune homme l'avait en vain demandée à Robert.

Lui seul, de Villenoise, ne sentait pas cet énervement de l'heure qui passe, car, ne connaissant personne parmi tout ce monde, il s'enfonçait en lui-même, se perdait dans ses souvenirs d'enfance, où se mêlait l'image de Dalgrand.

Dans ce recul, cette image lui paraissait presque plus familière. En effet, durant les dernières années, Robert, ayant vécu presque constamment hors de France, s'enveloppait d'un peu d'inconnu pour l'affection dépaycée de son ancien camarade.

Maintenant Vincent le revoyait gamin de six ans, dans la cour de l'école communale, qui lui tendait la moitié de sa tartine de quatre heures.

Oh ! cette moitié de tartine... Parfois elle avait apaisé les affres d'une faim véritable chez le chétif garçonnet qu'il était alors lui-même. Car la misère, chez les Bertet, avait